



La sélection de Jean-Rémi Barland

Crime, affairisme, évasion fiscale et prostitution de luxe sur fond de politique

Gabriel Prigent est au bout du rouleau. Sa vie est un calvaire. Pourtant, tout avait bien commencé, professionnellement parlant. Sorti troisième de sa promotion à l'ENSOP (Ecole nationale supérieure de police), il choisit d'intégrer la BRI (Brigade de recherche et d'intervention) de Nantes, où il fait des étincelles dès son arrivée en 1991. Décoré deux fois, dont une pour avoir sauvé un otage qui allait se prendre une balle, pendant un braquage à Rennes, ayant pris lui-même une balle, il est promu à Paris en 1994, mais passe l'essentiel de son temps à pourchasser des mafieux russes. En 2002, il prend la tête de la crim' de Rennes après avoir passé le grade de capitaine, mais il touche le fond quand sa fille Juliette, âgée de dix ans, disparaît sans qu'on retrouve sa trace. Et ce n'est pas la résolution d'une sombre affaire où il s'est beaucoup investi qui arrangera les choses. Sa vie de couple en lambeaux, des séjours en hôpital psychiatrique dont il dit qu'ils lui ont évité le suicide, Prigent rejoint, plus mort que vif, la Brigade criminelle de Paris. Il y retrouve son ancienne collègue Laurence Verhaegen qui vient de quitter la DCRI. La vie affective, familiale, sociale et psychologique de cette battante, suivant voilà peu des cours de krav maga, est, elle aussi, au plus bas. Nos deux blessés de l'existence, nos deux oubliés du bonheur vont unir leurs solitudes douloureuses pour affronter ensemble un réel sordide : celui lié à la mort d'un certain Jacques Guillot, un ancien



Benjamin Dierstein.

/ PHOTO JEUNE ALLAIN

cadre politique de 49 ans, né à Sèvres en 1963, qui se serait suicidé par pendaison, après avoir exécuté sa femme Stéphanie Guillot, 38 ans, et son fils Valen-

tin Guillot, 8 ans. Avant de tuer ses proches et de mettre fin à ses jours, on découvre que Guillot a envoyé des SMS à son conseiller financier, Patrice Marchand, un type aussi sulfureux que lui, pour confirmer un rendez-vous.

Une montagne de "fric"

De surprise en surprise se dévoilent les agissements troubles de ce Guillot, qui, assis sur une montagne de "fric", disposant de comptes en banques un peu partout dans le monde, aimait, nous dit-on, "les politiciens, les artistes, le cul et l'argent". Et c'est dès lors une plongée dans l'enfer de réseaux puissants où règnent la mafia, la prostitution de luxe, l'évasion fiscale et des organisations pédocriminelles, pour nos deux flics antihéros. Avec l'ensemble de leurs collègues, ils vont y être entraînés, engloutis.



"La cour des mirages"
par Benjamin Dierstein
Éditions Equinoxe
Nouveau Monde les Arènes
841 pages, 22,90 €.

Une manière de rachat de leurs fautes passées pour ces désabusés de l'existence, ces tourmentés d'eux-mêmes, qui ici vont entreprendre un voyage sans retour vers la barbarie moderne. Le tout se déroulant en 2012, sur fond de triomphe de la gauche, de gueule de bois de la droite et de purges anti-sarkozystes au sein du ministère de l'Intérieur.

841 pages de dynamite

Puissant, radical, peuplé de dizaines de personnages et nourri de dialogues crus et nombreux, *La cour des mirages* de Benjamin Dierstein s'apparente à un roman de James Ellroy, Dennis Lehane, David Peace ou Tom Hill. D'une veine plus anglo-saxonne que française, ce roman, qui explore le monde des victimes à l'aune d'une réflexion sur le poids du fatum, glace d'effroi par son contenu, exposé sans verbiages ni compassion pour les bourreaux et impressionne par sa construction labyrinthique à la Faulkner où s'entrechoquent passé et présent.

Pessimiste et réaliste - le pessimisme étant pour l'auteur une étape nécessaire vers la sagesse -, fort de ses 841 pages de dynamite, donnant la parole à Gabriel Prigent pour la partie concernant ses apparitions, n'y allant pas de main morte avec le procès d'une certaine frange d'affairistes hors la loi, ce deuxième tome d'une trilogie commencée par *La sirène qui fume* est un grand livre rempli de bruit et de fureur.

Jean-Rémi BARLAND

